7e Année. — N° 12 20 Juin 1901.

LE

PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

Adhérent à l' « Union Espiritista Kardeciana de Cataluña »

RÉDACTEUR EN CHEF : A. LAURENT DE FAGET | SECRÉTAIRE : GABRIEL DOLBAU

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Les bureaux du « Progrès Spirite » sont ouverts tous les jours, de 10 heures à midi et de 2 à 6 heures, dimanches et fêtes exceptés. Notre Rédacteur en chef y reçoit, les lundi, mercredi et vendredi, de 3 à 6 heures.

Pour éviter tout retard, les lettres, demandes de renseignements, de volumes, de brochures, etc., doivent être adressées : à l'ADMINISTRATION du « Progrès Spirite », 1, rue Oberkampf, à Paris, 11e.

RÉVÉLATEURS ET PHILOSOPHES

La lumière divine a été bien des fois donnée au monde. Les fondateurs de religions, les messies l'ont apportée aux hommes aussi pure que le permettait l'état plus ou moins grand d'ignorance, d'infériorité morale des peuples au milieu desquels ils vivaient. C'est pourquoi nous ne la retrouvons pas absolument semblable à elle-même sous toutes les latitudes. Il faut tenir compte de l'avancement moral et intellectuel des peuples, aux différentes époques où la Vérité religieuse leur est apparue.

Néanmoins, un même fonds de croyances élevées unit entre elles les diverses formes religieuses. Le Coran a des principes qui ressemblent à ceux de l'Evangile. Il y est dit, entr'autres, que tout bon Mahométan doit considérer un Juif ou un Chrétien comme son frère, et Mahomet, dit-on, admirait Jésus. Le « sermon sur la montagne» du Maître de Nazereth, se retrouve, à quelque chose près, dans l'enseignement de Zoroastre et dans celui de Confucius, dont la morale ne diffère pas des principes moraux du Christianisme. Krishna, le grand réformateur de l'Inde, parla comme le Christ, trois mille ans avant lui. Sâkya-Mouni a fondé une religion qui, par certains côtés atteint, et par d'autres dépasse peut-être l'élévation morale de la religion des Chrétiens. Dans tous les cas, l'essence de la morale bouddhique est « d'éviter le mal, de perfectionner le bien et de dompter ses passions.» N'est-ce pas aussi l'essence de la morale chrétienne ? D'autre part, les dix commandements de Dieu, donnés à Moïse sur le Sinaï, ne sont-ils pas toujours la loi impérieuse des Chrétiens ?

On le voit, c'est une grande erreur de croire qu'il y a antagonisme entre les religions qui se partagent les croyances des hommes. Leurs différences résident presque toutes dans le culte extérieur, dans ce qui est d'invention humaine. Mais le fond des religions est le même partout. C'est partout Dieu, l'immortalité de l'âme, la progression de l'être, gage de son bonheur futur, l'amour prêché entre les hommes.

Aussi, quand nous entendons des prêtres catholiques enseigner que « hors de leur Eglise il n'y a pas de salut ! » nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'ils injurient la Bonté Suprême et qu'ils font preuve d'une vaniteuse ignorance.

Les fondements de la morale sont à peu près les mêmes dans toutes les religions connues, et beaucoup de croyances y sont semblables. Seulement les grands missionnaires divins qui ont enseigné ces croyances ont dû tenir compte des besoins matériels et moraux des peuples qu'ils avaient particulièrement sous leur garde. Au fond, c'est Dieu qui rayonne dans tous les enseignements religieux, Dieu voilé par le mystère,

mais existant, mais penché sur la race humaine et l'appelant à lui par le triomphe définitif de l'esprit sur la matière.

*
* *

Mais Dieu ne s'est pas fait connaître à l'homme seulement par les fondateurs de religions, dont les disciples ont si souvent dénaturé les paroles, perverti l'enseignement. Il n'a même pas suffi à la Divine Bonté de transformer, de régénérer les Cultes sous l'ardente parole de réformateurs convaincus comme Jean Huss et Luther, qui se complètent magnifiquement dans l'histoire. Comme pour obliger les religions à ne pas descendre des hauteurs morales qu'il leur avait assignées, Dieu a fait surgir de grands philosophes, à l'esprit scientifique en même temps que religieux, qui ont donné à la foi la consécration de la raison.

Socrate et Platon n'ont-ils pas enseigné l'immortalité de l'âme, la pluralité des existences, cette doctrine qu'on retrouve au fond des religions les plus anciennes, dans le Brahmanisme comme dans le Bouddhisme, et que Jésus a plusieurs fois affirmée ?

Aristote, Bacon, Képler, Descartes, Leibnitz, Newton, Kant, Locke, n'ont-ils pas été, en même temps que des hommes d'une science profonde, des philosophes, des méditatifs, des penseurs religieux ? Chacun d'eux a révélé, à son heure, ce que l'humanité attendait pour faire un pas en avant dans la voie du progrès.

La littérature a, de son côté, dans tous les temps et sur toute la surface du globe, produit des génies qui furent aussi, en un sens, des révélateurs, des réformateurs religieux.

Voltaire lui-même, Voltaire, le terrible critique des dogmes absurdes et des abus du clergé catholique, croyait profondément en Dieu, qu'il priait, qu'il chantait noblement dans ses vers. Jean-Jacques Rousseau fut un philosophe admirablement chrétien dans sa « Profession de foi d'un vicaire Savoyard. ».

Ne peut-on dire qu'Homère, Sophocle, Ovide, Dante, Shakspeare. Milton, Corneille, Racine, Gœthe, Schiller, Lamartine, Balzac, Michelet, George Sand, Victor Hugo sont, eux aussi, de grands révélateurs de la Divinité ?

Ils touchent l'âme, la font noblement vibrer dans leurs poésies, leurs drames ou leurs études profondes de l'idéal et de l'universel ; et non seulement ils nous touchent, mais ils nous éclairent et nous élèvent, et peuvent être considérés comme des traits d'union de lumière entre l'homme et Dieu.

*
* *

Les religions, les philosophes spiritualistes et les poètes de l'âme s'unissent pour saluer Dieu dans l'Univers, reconnaître ses lois et les enseigner aux hommes. Les grandes intelligences et les grands cœurs se rencontrent dans cette tâche sublime et tracent, en unissant leurs efforts, la route de beauté, de science et de bonté qui conduit à la connaissance, à la perfection et au bonheur.

Il semble que l'homme n'ait qu'à se laisser conduire par ces hauts précepteurs de son âme. Il préfère souvent chercher uniquement en lui-même la part de vrai compatible avec son avancement spirituel et moral, avec sa conscience. Certes ! l'initiative individuelle est louable dans ces recherches sincères de la Vérité, mais elle n'est pas sans danger quand elle ne s'appuie que sur la raison chancelante d'un seul homme, sur le fonds moral et intellectuel d'une seule âme. De là vient que certains soi-disant penseurs, égarés par leur orgueil, trompés par leur ignorance, écrivent des œuvres prétentieuses et bouffonnes par le mérite desquelles ils croyaient régénérer l'humanité, oubliant de s'éclairer et de se régénérer eux-mêmes.

D'un autre côté, si les religieux, les philosophes et les poètes ont des points de contact certains, il s'en faut qu'ils envisagent toutes choses du même point de vue, et leurs divergences parfois profondes attristent l'humanité, la découragent, et font naître les mille interprétations individuelles et contradictoires de l'immuable et éternelle Vérité.

Quel serait le remède à cet état de choses? Nous l'avons toujours pensé et laissé entendre quelquefois : ce remède est tout entier dans une synthèse générale des points communs des religions et des philosophies ; il faut plus que jamais faire jaillir de l'ombre du passé la pensée religieuse qui anima les peuples de l'Orient comme ceux de l'Occident ; il faut mêler et résoudre l'une par l'autre les inspirations géniales des grands penseurs, des grands poètes, des grands Rédempteurs. En un mot, il faut mettre d'accord tous les systèmes religieux et philosophiques du passé, en prenant à chacun d'eux le côté de lumière qu'il comporte, et en les unissant tous pour fonder la *Religion Universelle*.

Quand cette vaste synthèse aura été établie, on s'apercevra que la philosophie d'Allan Kardec, claire et logique, simple et vraie ; que la doctrine spirite, qui relie le Bouddhisme au Christianisme et Socrate à Jean Reynaud, est le plus noble effort tenté par les hommes et les Esprits pour rendre à la Vérité sa splendeur et unir à jamais ces

termes : Raison et Foi, Amour et Sagesse, Science et Conscience, Justice et Liberté !

A. LAURENT DE FAGET.

LE SPIRITISME CONTROVERSÉ

Réponse de Léon Denis à M. Ch. Bonfilhon.

(*Suite*). (1)

Dans la deuxième partie de son article, M. Ch. Bonfilhon combat la doctrine du spiritisme qu'il considère comme contraire à la raison.

Nous pourrions nous refuser à le suivre sur ce terrain, car, pour dégager de l'ensemble des faits la théorie qui les explique et la doctrine qui en découle, la première des conditions, c'est de connaître ces faits dans toute leur étendue, c'est de les avoir étudiés, expérimentés ; ce qui, évidemment, n'est pas le cas de notre honorable contradicteur.

Pour ne pas donner à cet article une étendue inusitée, nous nous bornerons à répondre à ses objections sur la pluralité des existences ou réincarnations, et à sa théorie du démon.

La loi des réincarnations, que notre contradicteur a bien peu comprise, n'est pas seulement un mode de punition, mais surtout le moyen donné à l'être de progresser et d'acquérir, à la suite de nombreuses existences, dans les diverses conditions de l'état social, par le travail, l'étude et l'épreuve, une somme toujours croissante de perfections, somme irréalisable en une seule vie terrestre.

Chaque âme, en renaissant dans la condition humaine, apporte en ce monde les conséquences bonnes ou mauvaises de son passé. Pour des causes physiologiques, faciles à comprendre, le souvenir de ce passé, en ses détails, s'efface momentanément de la mémoire ; mais l'esprit apporte, dans les profondeurs de sa conscience, toutes les aptitudes qu'il a lentement développées à travers les temps.

Par là s'expliquent les inégalités intellectuelles et morales qui différencient les hommes et qui, dans la théorie d'une vie unique, sont inconciliables avec la justice de Dieu. Les facultés innées de certains enfants sont une démonstration éclatante de cette loi.

Sur notre monde matériel, l'esprit est enfermé dans une prison de chair, dans une enveloppe épaisse et grossière qui oppose aux souvenirs lointains un obstacle insurmontable. Mais, à l'état libre, dégagé de la matière, l'esprit retrouve la mémoire de ses diverses étapes terrestres.

La loi des réincarnations, dit M. Bonfilhon, n'est pas conforme à la raison. Elle l'est, au contraire, car, seule, elle résout le problème de nos destinées et nous montre la justice divine planant sur le monde.

En effet, par la doctrine des vies successives de l'être, tout se lie, s'éclaire, se comprend.

L'âme n'est plus formée de toutes pièces par un fantoche qui distribue, au hasard de son bon plaisir, des vices ou des vertus, des germes brillants ou funestes. L'âme, créée simple et ignorante, s'élève par ses propres œuvres ; elle hérite d'elle-même en récoltant dans le présent ce qu'elle a semé dans ses vies antérieures et elle sème pour ses vies futures.

La réincarnation est une vérité consolatrice, justicière ; elle nous montre la voie du progrès, la grande équité de Dieu. Elle éclaire d'une vive lumière le plan général de l'univers et de la vie ascendante. Elle forme la base de toutes les grandes religions : Brahmanisme, Bouddhisme, Druidisme, Christianisme. On en trouve l'affirmation en de nombreux passages des Ecritures ; par exemple dans les paroles du Christ au sujet de Jean-Baptiste qui n'était autre qu'Elie réincarné (1).

Elle était très répandue parmi les chrétiens des trois premiers siècles, comme le reconnaît St-Jérôme dans plusieurs épîtres. Certains Pères de l'Eglise, entre autres Origène et St-Clément d'Alexandrie, l'enseignaient ouvertement.

Le catholicisme l'a laissée dans l'ombre pour y substituer le dogme des peines éternelles, le croyant plus efficace.

Mais tôt ou tard, une heure vient où la vérité voilée reparaît dans son éclat. Il est temps que la loi véritable de la destinée soit connue de tous et vienne remplacer cette menace de l'enfer, cette éternité de supplices qui n'épouvantent, ne retiennent plus personne et sont presque une impiété envers Dieu qu'elles représentent comme un être cruel, vengeur sans nécessité et sans but d'élévation.

Ceci nous amène à la théorie du démon que M. Bonfilhon fait intervenir dans les manifestations spirites.

J'ai démontré dans tous mes ouvrages

(1) Voir notre numéro du 5.

(1) Matth. XI, 9, 14, 15 ; XVII, 10, 11, 12, 15 ; pour les autres citations voir *Christianisme et Spiritisme* p. 47 et suivantes.

combien il serait puéril d'attribuer au démon l'enseignement moral que les Esprits élevés prodiguent dans leurs communications. Croire que Satan s'ingénie à détourner les hommes du matérialisme et de l'athéisme ; qu'il peut leur apprendre à aimer Dieu, à le prier, à pratiquer envers tous la charité, c'est le prendre pour un imbécile et lui attribuer un rôle ridicule.

Ce système d'argumentation n'est pas favorable à la cause que l'on croit servir .On l'a employé de tous temps pour écarter l'homme de ce qui est beau et grand. Les prêtres de Jérusalem accusaient déjà le Christ d'agir sous l'influence de Belzébuth. Jeanne d'Arc fut brûlée comme sorcière. La plupart des découvertes et des inventions ont été qualifiées d'œuvres diaboliques. En se souvenant des abus que cette théorie a engendrés dans le passé, quel crédit pourrait-on encore lui accorder aujourd'hui?

Du reste, ce n'est pas là l'opinion de nombreux ecclésiastiques de notre connaissance qui se livrent avec intérêt aux expériences spirites sans y voir une œuvre satanique. Bien au contraire, ils déplorent l'aveuglement de certains croyants qui se refusent à comprendre de quels secours sont les manifestations des esprits pour *prouver* cette survivance de l'être qui, jusqu'ici, n'avait été qu'une hypothèse, une espérance et qui, grâce à elles, devient un *fait*.

Au lieu de voir dans le spiritisme une œuvre du démon, ils seraient plutôt portés à le considérer comme une action indirecte de la volonté divine pour sauver l'âme humaine qui s'enfonçait de plus en plus dans le bourbier sensualiste. Depuis 50 ans, les communications d'outre-tombe, les preuves d'identité données par nos parents et nos amis défunts ont ramené plus d'âmes à de saines croyances, à une vie droite et digne, que toutes les exhortations de la chaire.

Le spiritisme ne combat pas les religions. Mais tous ceux qui le pratiquent avec sagesse, mesure, élévation de pensée, y trouvent des forces puissantes pour la pratique du bien. Il établit la survivance sur des bases scientifiques et positives ; il vient prouver par des faits qu'un avenir sans bornes nous est ouvert et qu'il y a une loi de justice dans l'univers et, par ces moyens, il vient atténuer les maux de notre temps, enrayer le scepticisme, le découragement, la démoralisation, relever les intelligences et les consciences, qui s'affaiblissaient, faute de *certitude*, faute d'un idéal élevé !

Léon DENIS.

SPIRITUALISME ET MATÉRIALISME

Suite (1)

La transmission *mentale* n'est pas douteuse, notamment entre un magnétiseur et son sujet. Je pourrais vous en rappeler mille exemples. En voici un, peu sentimental, assurément, mais bien caractéristique, cité par le Dr Bertrand, l'un des expérimentateurs les plus compétents dans la question:

« Un magnétiseur fort imbu d'idées mystiques avait un somnanbule qui, pendant son sommeil, ne voyait que des anges et des esprits de toute espèce; ces visions servaient à confirmer de plus en plus le magnétiseur dans sa croyance religieuse. Comme il citait toujours les rêves de son somnambule à l'appui de son système, un autre magnétiseur de sa connaissance se chargea de le détromper en lui montrant que son somnambule n'avait les visions qu'il rapportait que parce que le type en existait dans sa propre tête. Il proposa, pour prouver ce qu'il avançait, de faire voir au même somnambule la réunion des *anges du paradis à table et mangeant un dindon*.

« Il endormit donc le somnambule , et au bout de quelque temps lui demanda s'il ne voyait rien d'extraordinaire. Celui-ci répondit qu'il apercevait une grande réunion d'anges. « Et que font-ils ? dit le magnétiseur. — Ils sont autour d'une table et ils mangent ». Il ne put indiquer cependant quel était le mets qu'ils avaient devant eux».

C'est là un exemple de suggestion *mentale* comme vous en connaissez beaucoup vous-même. La volonté du magnétiseur agit, sans la parole, sur le sujet. Sans doute, nous pouvons dire ici que c'est l'action d'un cerveau sur un autre, mais ne semble-t-il pas que le cerveau n'est qu'un instrument de la volonté? Je ne féliciterais pas plus le cerveau de penser que je ne féliciterais une lunette de bien voir Saturne. Ne semble-t-il pas que le cerveau est l'organe de la pensée comme l'œil est l'organe de la vision?

Et la vue à distance, en rêve ? Ne nous met-elle pas en présence d'un être spirituel doué de facultés spéciales ? Un marin, par exemple, m'écrit de Brest:

« De 1870 à 1874, j'avais un frère employé à l'arsenal de Fou-Tchéou en Chine, comme monteur mécanicien. Un de ses amis, mécanicien et compatriote de la même ville (Brest), également à l'arsenal de Fou-Tchéou, vint un matin voir mon frère à son logement et lui raconta ce qui suit: « Mon cher ami, je suis navré, j'ai rêvé cette

(1) Voir les nos des 5 et 20 mai dernier.

nuit que mon jeune enfant était *mort du croup, sur un édredon rouge.*» Mon frère se moqua de sa crédulité, parla de cauchemar, et pour dissiper cette impression invita son ami à déjeuner. Mais rien ne put distraire celui-ci; pour lui, son enfant était mort.

« La première lettre qu'il reçut de France après ce recit, et qui était de sa femme, lui annonçait la mort de son enfant, *mort du croup*, dans de grandes souffrances, et, coïncidence bizarre, *sur un édredon rouge*, la même nuit du rêve.

« A la réception de cette lettre, il vint tout en larmes la montrer à mon frère, duquel je tiens ce récit.»

Ces sortes de faits, très nombreux également, n'indiquent-ils pas dans l'homme autre chose que le corps ?

Que pensez-vous aussi de la vision suivante?

« Mon père avait un ami d'enfance, le général Charpentier de Cossigny, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection. Comme il était atteint d'une maladie nerveuse qui rendait son humeur assez bizarre, nous ne nous étonnions jamais qu'il nous fît quelquefois trois ou quatre visites coup sur coup, puis qu'il restât des mois sans se montrer. En novembre 1892 (il y avait près de trois mois que nous n'avions pas vu le général), comme je souffrais d'une forte migraine, j'étais allé me coucher de bonne heure. J'étais au lit depuis un temps asez long, et je commençais à m'endormir quand j'entendis mon nom, prononcé d'abord à voix basse, puis un peu plus haut. Je prêtai l'oreille, pensant que c'était mon père qui m'appelait, mais je l'entendis dormir dans la pièce voisine et son souffle était très égal, comme celui de quelqu'un endormi depuis longtemps. Je m'assoupis de nouveau et j'eus un rêve. Je vis l'escalier de la maison que le général habitait (7 cité Vanneau). Il m'apparut lui-même *accoudé à la rampe du palier* du premier étage ; puis il descendit, vint à moi et m'embrassa au front. Ses lèvres étaient si froides que le contact me réveilla. Je vis alors distinctement, au milieu de ma chambre, éclairée par le reflet du bec de gaz de la rue, la silhouette haute et fine du général qui s'éloignait. Je ne dormais pas, puisque j'entendis 11 heures sonner au lycée Henri IV et que je comptai les coups. Je ne pus me rendormir, et l'impression froide des lèvres de notre vieille ami me resta au front toute la nuit. Au matin, ma première parole à ma mère fut : « Nous aurons des nouvelles du « général de Cossigny, je l'ai vu cette « nuit ».

« Quelques instants après, mon père trouvait dans son journal la nouvelle de la mort de son vieux camarade, arrivée la veille au soir, *à la suite d'une chute dans l'escalier*.

« JEAN DREUILHE,
« 36, rue des Boulangers, Paris »

Comme dans le cas précédent, et comme dans tous les autres analogues, il est difficile de ne pas admettre que l'esprit voit à distance.

Vous avez dû remarquer aussi le cas du maréchal Serrano, cité par sa femme.

« Depuis douze longs mois, une maladie bien grave, hélas! puisqu'elle devait l'emporter, minait la vie de mon mari. Sentant que sa fin approchait à grands pas, son neveu, le général Lopez Dominguez, se rendit auprès du président du conseil des ministres, M. Canovas, pour obtenir qu'à son décès Serrano fût enterré, comme les autres maréchaux, dans une église.

« Le roi, alors au Prado, repoussa la demande du général Lopez Dominguez. Il ajouta pourtant qu'il prolongerait son séjour dans le domaine royal afin que sa présence à Madrid n'empêchât pas que l'on pût rendre au maréchal les honneurs militaires dus au rang et à la situation qu'il occupait dans l'armée.

« Les souffrances du maréchal augmentaient chaque jour ; il ne pouvait plus se coucher et restait constamment dans un fauteuil. Un matin, à l'aube, mon mari, qu'un état de complet anéantissement, causé par l'usage de la morphine, paralysait entièrement, et qui ne pouvait faire un seul mouvement sans l'aide de plusieurs aides, se leva tout à coup seul, droit et ferme, et d'une voix plus sonore qu'il ne l'avait jamais eue de sa vie, il cria dans le grand silence de la nuit :

« Vite, qu'un officier d'ordonnance monte « à cheval et coure au Prado : le roi est « mort ! ».

« Il retomba épuisé dans son fauteuil. Nous crûmes tous au délire, et nous nous empressâmes de lui donner un calmant.

« Il s'assoupit, mais quelques minutes après, de nouveau, il se leva. D'une voix affaiblie, presque sépulcrale, il dit :

« Mon uniforme, mon épée : le roi est mort ! »

« Ce fut sa dernière lueure de vie. Après avoir reçu, avec les derniers sacrements, la bénédiction du pape, il expira. Alphonse XII mourut sans ces consolations.

« Cette soudaine vision de la mort du roi par un mourant était vraie. Le lendemain, tout Madrid apprit avec stupeur la mort du

roi, qui se trouvait presque seul au Prado.

« Le corps royal fut transporté à Madrid. Par ce fait Serrano ne put recevoir l'hommage qui avait été promis.

« On sait que lorsque le roi est au palais de Madrid, les honneurs sont seulement pour lui, même s'il est mort, tant que son corps s'y trouve.

« Est-ce le roi lui-même qui apparut à Serrano ? Le Prado est loin ; tout dormait à Madrid ; personne, si ce n'est mon mari, ne savait rien. Comment apprit-il la nouvelle ?

« Voilà un sujet de méditation.

« Comtesse DE SERRANO,
Duchesse DE LA TORRE. »

Ainsi voilà un moribond, doublement anéanti par l'usage de la morphine, qui signale une mort imprévue et inconnue de tout le monde. Là aussi, comment se défendre de la conclusion que son âme a vu à distance, a perçu d'une manière quelconque, l'événement arrivé ?

(*A Suivre*)

CAMILLE FLAMMARION

PHOTOGRAPHIE SPIRITE INSTANTANÉE

Notre abonné et F. E. C., M. Léon Napoléon, nous écrivait récemment, de Carpentras (Vaucluse) :

« J'ai passé quelques jours à Avignon, chez mon fils, ajusteur au P.-L.-M. Sur le même plan habitent, en même temps que lui, trois ménages, parmi lesquels celui de M. Grimaud, représentant de commerce, lequel est amateur, dans ses moments de loisir, d'instantanés photographiques. Le jour de mon arrivée, ayant tiré le portrait de Mme Vernet, il fut désappointé d'y voir quatre mains, et fut sur le point de détruire ce travail incompréhensible, qui lui paraissait absolument manqué. Je le détournai de cette détermination et lui expliquai les merveilles produites par l'intervention du monde invisible dans le nôtre. Les deux mains supplémentaires apparues sur la plaque photographique étaient deux mains d'enfant parfaitement dessinées (ainsi que vous le verrez dans l'épreuve que j'ai le plaisir de vous envoyer). Elles sont placées, descendant des épaules de Mme Vernet, sur les deux côtés de sa poitrine, attachées à deux solides avant-bras qui ne se complètent point mais se sectionnent, dans leur matérialité, juste à la hauteur des épaules de Mme Vernet, puis, se continuent, sous une apparence vaporeuse, au-dessus du corps de cette dame, la tenant en quelque sorte embrassée. C'est donc bien une matérialisation d'Esprit qui a produit ce phénomène instantané, que nul de nous n'avait sollicité et que nul ne pouvait prévoir ».

En réponse à quelques objections que nous lui fîmes dans le but de bien établir la réalité de ce phénomène, M. Napoléon voulut bien nous écrire encore :

« 1° L'Esprit est debout tandis que Mme Vernet est assise. L'on reconnaît bien que c'est une forme d'enfant de 10 à 11 ans. Les mains sont petites.

« 2° Le corsage de Mme Vernet a des plis sur le devant, et les bords de ces plis portent des cordonnets cousus, sous un desquels la main droite de l'Esprit est passée, c'est-à-dire entre le corsage et le cordonnet, que vous remarquerez parfaitement en diagonale sur l'avant-bras. Chose à remarquer aussi, le pli immédiatement après, vers le milieu de la poitrine, se trouve placé *au-dessous de la main de l'Esprit*, tandis que le premier pli cité est visible de l'épaule à la ceinture.

« 3° Quant à la parfaite matérialisation des mains, elle n'a rien qui puisse surprendre, après les expériences si connues et si concluantes de Villiam Crookes en Angleterre.

« 4° Enfin, un de mes amis photographes, à qui j'ai soumis l'épreuve ainsi obtenue, déclare qu'il est impossible, par aucun moyen usité dans son art, de produire ce phénomène qui est et reste bien... un phénomène médianimique ».

Nous remercions notre ami et F. E. C. de sa communication, et bien que, comme lui, nous n'ayons pas besoin de nouveaux faits médianimiques pour croire à l'action des Esprits sur la matière, nous sommes heureux de cette manifestation spontanée qui affirme une foi de plus le pouvoir de nos chers invisibles et leur amour de l'humanité.

A. L. DE F.

MA CONVERSION AU SPIRITISME

(*fin*) (1)

Quelle valeur avait-elle donc, la religion que l'on m'avait enseignée dans mon enfance ?

Et toute cette théorie positiviste qui m'amena droit au matérialisme, avait-elle des prétentions ?

Mais vraiment, puis-je aussi admettre le spiritisme comme une vérité ? Ne me serais-je pas abusé à son sujet ?

Etudions, étudions toujours ; et, du moment que cette dernière science est tout

(1) Voir notre numéro du 20 mai.

aussi positive que le matérialisme, puisque des faits se manifestent à l'investigation de mes sens, l'avenir et l'expérience guideront ma raison mieux que tous les arguments des hommes.

Tel fut mon raisonnement, et, depuis ce jour, mon esprit n'eut plus un instant de repos, ma pensée fut tout entière occupée à l'étude du Spiritisme.

Allan Kardec, Léon Denis, Gabriel Delanne, Metzger, Home et tant d'autres maîtres furent mes instructeurs théoriques. Mesdames X, Malacarne, Manière et Faure furent mes instructeurs pratiques qui, par leurs diverses médiumnités, me donnèrent les preuves les plus concluantes de l'existence de l'âme après la mort.

Le récit des faits qui contribuèrent à me convertir au Spiritisme serait trop long à faire ; du reste, la plupart de ces faits sont analogues à tant d'autres déjà connus et publiés. Quelques communications des plus intéressantes m'ont été données par le même Esprit, mais étant d'ordre intime, je ne puis les révéler, bien qu'elles furent pour moi d'une importance capitale dans ma conversion au Spiritisme.

La certitude de l'existence de l'âme après la mort m'a ouvert un horizon tout nouveau. Ainsi, la vie m'apparaît désormais sous un jour plus souriant, son lendemain n'étant plus le néant matérialiste ni les promesses illusoires du catholicisme. Je m'abreuve à un nouveau nectar, consolant entre tous les nectars, lequel me régénère jusque dans la plus petite parcelle de mon individu, me donnant la force, le courage et la raison de vivre.

Je ne puis m'empêcher en terminant de faire connaître le sentiment insensé qui naquit et se développa en moi à mesure de mes progrès dans le matérialisme.

Ce sentiment faillit me pousser au suicide, car ne trouvant aucun agrément à traîner une vie misérable de labeur et de peine sans but appréciable, j'avais rêvé l'anéantissement de ma personne, que je considérais comme une loque inutile.

J'avais bien songé aux jouissances terrestres qui nous attachent matériellement à la vie, mais ma position sociale n'était pas précisément une position enviable qui m'aurait permis de les connaître : il fallait donc y renoncer.

D'un autre côté, il me répugnait d'agir malhonnêtement pour atteindre à ces jouissances, et ma conscience parlait plus fort que toutes les tentations matérielles ; je me résignai donc à mon sort, défenseur inconscient de la plus saine morale.

Aujourd'hui, je comprends ce désespoir vaincu et aussi cette résignation.

Le Spiritisme est pour moi une source inépuisable de volonté, d'ardeur et de bonté.

Dans son étude j'ai puisé les éléments réconfortants et féconds qui font de l'homme un être réellement fort. Plus d'hésitations dans le problème de vivre ; on sait quel est notre devoir, on connaît notre destinée.

Le bonheur matériel sur la terre n'est qu'un vain mot, car ici c'est un lieu d'élaboration d'âmes. Riches ou pauvres, ce n'est pas aux plaisirs matériels que nous devons vouer notre existence, mais au développement intellectuel et moral, à celui de toutes les facultés de notre âme.

Certes, il faut pas priver le corps de ce qu'il réclame pour son bon fonctionnement, mais le but de la vie n'est pas l'assouvissement des passions sensuelles ni matérielles, et le souci de notre destinée future doit influencer tous nos actes; nous devons agir, en conséquence, non pour le présent matériel mais pour notre avenir spirituel.

En outre de l'existence de l'âme et de sa survivance, le Spiritisme me révéla que l'existence d'une puissance supérieure et intelligente n'était pas une vaine hypothèse, et que ce qu'il est convenu de nommer Dieu est une vérité indiscutable.

Mais ne l'avais-je pas réfuté, ce Dieu démontré par le catholicisme ? Comment se fait-il que le Spiritisme me ramène à sa croyance?

C'est que le Spiritisme est une science, sa doctrine suit pas à pas les progrès de toutes les branches des connaissances humaines ; on ne peut réfuter ce qui est prouvé par toutes les sommités du monde entier, et les arguments spirites prouvant l'existence de Dieu sont si logiques et si profondément scientifiques qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne le point voir.

Tandis que le mystère dont on entoure cette connaissance dans le monde catholique et l'image qu'on nous fait de Dieu est si insuffisante pour l'esprit humain qu'on est conduit à sa négation.

Dieu n'épouvantera plus personne de son courroux, car Dieu est l'Esprit universel intelligent, force supérieure entre toutes les forces, qui baigne les mondes, les êtres et les choses.

Dieu est l'élément moral, la justice, la paix, l'amour ; c'est une essence incréée, éternelle, immuable et infinie. Dieu est un foyer de suprême intelligence dont l'homme n'est qu'une infime étincelle.

Voilà ce que m'apprit le Spiritisme. Cette science sublime détrôna l'imposture qui

avait accumulé l'erreur et l'incrédulité dans mon esprit, me démontra scientifiquement ce qu'il en est des mondes, des êtres et des choses, me prouva positivement l'existence de l'âme humaine après la mort du corps, et me fit concevoir et comprendre l'existence de Dieu.

HECTOR MALACARNE

ÉCHOS ET NOUVELLES

Prémonition de la mort du grand chimiste Gerhardt.

Dans un beau volume consacré à la vie du chimiste alsacien, Charles Gerhardt, qu'on peut appeler le rénovateur de la chimie moderne, (*Charles-Gerhardt. Sa vie, son œuvre...*, par Ed. Grimaux et Ch. Gerhardt, Paris, 1900, in-8), nous lisons le fait curieux suivant : Il s'agissait de fêter le 15 août 1856, et Charles Gerhardt, en sa qualité de professeur de la faculté des sciences de Strasbourg, devait assister au *Te Deum* du Temple Neuf.

Il fut en avance et dut attendre près d'une heure dans une salle du rez-de-chaussée de la fameuse bibliothèque, détruite depuis lors par le feu des Prussiens, en 1870. Y fut-il saisi de froid ?

Le fait est que « pendant la cérémonie, Mme Gerhardt fut, à un moment, frappée de la pâleur et de l'extraordinaire altération des traits de son mari. Cette vision, dans ce cadre d'une grandeur saisissante, sous les vibrations de l'orgue, lui arracha des larmes, et distinctement elle crut entendre ces paroles : « *Dans cinq jours, tu verras cette même figure, mais il ne sera plus...* ». Ch. Gerhardt fut atteint de péritonite aiguë et mourut le 19 au matin. Cet homme, qui eut tant à souffrir de l'injustice et de l'envie des autres, ne laissa pas entendre un mot d'aigreur ni de plainte, mais conscient de l'œuvre accomplie par lui, quoique inachevée, s'écria avant de mourir : « Oui, oui ! Dans cinquante ans, on trouvera que j'ai fait quelque chose ! J'ai avancé la chimie de cinquante ans ».

Sauvé par un rêve : épisode véridique.

Une nuit, le docteur B., éminent praticien médical d'une ville (market town) du comté de Lincolnshire, rêva qu'il était attaqué et tué par trois hommes. Il se rendormit et fit de nouveau le même rêve. Cela lui arriva encore une troisième fois, et, peu après, il était réveillé par le son violent de la sonnette de nuit. Il se leva immédiatement, et quand il demanda qui était là, il lui fut répondu par un homme inconnu, d'aller immédiatement chez une Mme L. au village de C., à trois milles de distance de la ville. Le docteur répondit qu'il allait donner un médicament, et qu'il irait voir la malade au matin. Cela ne satisfaisait pas l'homme, mais le docteur, se reportant en esprit aux faits de son rêve, alla à son laboratoire, emportant avec lui un pistolet chargé dont il laissa, avec intention, passer le canon par la poche extérieure de son habit, et composa quelque médicament qu'il donna au visiteur, lui promettant qu'il irait voir la malade à l'aube. L'homme hésita, puis, à contre-cœur, prit le médicament et s'en alla, l'air sournois. A 7 heures du matin, le docteur B. se rendit en voiture au village indiqué et s'informa de Mme L., mais on lui dit qu'aucune personne de ce nom n'existait dans le voisinage.

Plusieurs années s'écoulèrent ; il y avait même un quart de siècle que le visiteur nocturne avait fait son apparition, lorsque le docteur B. passa par hasard à travers le village de C. Tandis que sa voiture roulait sur la route, on l'appela pour lui demander d'aller voir un homme qu'on lui dit être mourant.

En descendant de voiture, il monta les marches d'une chaumière, et fut introduit dans une petite chambre à coucher, où sur un lit, il reconnut la physionomie de quelqu'un qu'il avait vu auparavant. L'homme fixa curieusement les yeux du docteur et lui demanda s'il y avait quelque espoir ; comme il lui fut répondu qu'il n'avait que quelques heures à vivre, il annonça qu'il désirait faire une confession. Il était, — dit-il, non sans quelque émotion, — l'individu qui avait visité le docteur dans la nuit en question, et il avoua que lui et deux autres hommes avaient formé le plan de lui dérober ses valeurs, et de le tuer en effet, s'il eût résisté, dans le chemin étroit où son voyage l'aurait conduit.

Le narrateur pourrait raconter au moins six autres évènements qui lui furent clairement démontrés à l'avance en rêve, et qui furent vérifiés jusque dans leurs plus minutieux détails.

Il y a une grande obstination de la part de quelques hommes de science à refuser de s'enquérir de la véracité d'évènements tels que celui rapporté ci-dessns. En effet, une telle obstination est plus coupable et plus dangereuse que le risque d'accepter une hallucination comme une réalité. Il y a dans la clairvoyance véritable quelque chose qui la sépare absolument de tout ce qui ressemble à l'hallucination, et qui rend l'erreur impossible, dans des conditions spéciales.

Traduit de l'anglais

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN